Mme Giroud (brave petite ménagère) a compris les comptes de cuisine de Mendès-France

DIMANCHE. Les enfants n'étaient pas encore las de leurs jouets, les parents se préparaient mollement à enterrer 1951, c'était pour tout le monde vacances, sauf pour une centaine de vieux écoliers bruyants rivés à leurs pupitres.

Entre une double haie de gardes municipaux présentant les armes, le surveillant de cette classe dissipée fit son entrée, tandis qu'un roulement de tambour interminable, intolérablement long, ponctuait la marche lente qui le menait jusqu'à son fauteuil.

La scène se passait dans la sombre enceinte de l'Assemblée nationale. De la droite à la gauche, on bavardait sur tous les bancs tandis qu'au milieu de l'indifférence des orateurs faisaient des phrases. Surveillant, M. le président Edouard Herriot, toisait d'un œil jourd ces élèves indisciplinés auxquels il semblait distribuer mentalement des zéros de conduite, qui ne figureront jamais sur aucun carnet... Au premier rang, il y avait naturellement les premiers de la classe, c'est-à-dire les ministres en exercice, qui semblaient, plongés dos rond dans leurs dossiers, repasser une leçon difficile... Et puis soudain, vers six heures moins le quart, on entendit :

« La parole est à M. Mendès-France... »

Alors un léger frémissement parcourut les travées... Les têtes se levèrent, les murmures cessèrent, le président Herriot se fit brusquement attentif... Un homme petit, brun, au visage pâle et presque douloureux quitta le siège qu'il occupait au centre du groupe radical, monta posément à la tribune, ouvrit un dossier épais, commença à parler. Deux heures plus tard, il parlait encore.

Et l'école du dimanche se transforma d'un coup en un solennel prétoire où un impitoyable avocat général prononçait un impitoyable réquisitoire.

Il est difficile sinon impossible pour le profane de dire si M. Mendès-France a raison, si MM. Pleven, René Mayer et Georges Bidault ont tort, si les critiques que M. Mendès-France adresse inlassablement au gouvernement français depuis cinq ans sont justifiées.

Il s'agissait, ce dimanche, du débat le plus important de l'année, celui au cours duquel on décide du budget du pays.

Si j'ai bien compris, M. Mendès-France dit :

« Vous vous préparez, une fois de plus, à dépenser 1.500 francs alors que vous n'en avez que 1.000. Dans tous les budgets, ces opérations ont pour conclusion la faillite. Dans le budget d'un pays, la faillite s'appelle l'inflation. Au lieu de voter de nouveaux impôts, faites des économies. »

S'il ne s'agissait pas de politique, le raisonnement de M. Mendès-France semblerait tomber sous le sens de la plus simple ménagère.

Il paraît qu'en politique les ménagères n'y connaissent rien et que les lois qui sont valables pour les individus ne le sont pas forcément pour les Etats. Qu'on nous garde d'avoir à en juger ! Mais quels que soient les arguments, les réactions, les excellentes raisons que les groupes parlementaires opposeront à la politique d'austérité que préconise M. Mendès-France, on pourra, ce être, dimanche, témoin d'un spectacle étonnant. On pourrait affirmer qu'l'homme que pendant les deux heures dix où parla le député de l'Eure, il n'y a pas un seul de ses auditeurs qui ne s'est dit :

« Je voudrais avoir le courage de cet homme quand il me faudra défendre la cause que je crois juste. »

Grand homme d'Etat, économiste distingué...

Courageux, c'est le qualificatif que tout le monde, ami ou ennemi, applique à ce député de quarante-cinq ans, auquel les uns prédisent l'avenir d'un très grand homme d'Etat, tandis que les autres voient en lui un brillant spécialiste, mais seulement un spécialiste en matière de finances.

Ce qui l'on nomme communément son « courage » pourrait porter d'autres noms probablement plus exacts. Quand on connaît l'homme, on conçoit qu'il lui en aurait fallu surtout pour accepter d'être ministre dans un gouvernement dont il désapprouve les actes.

Qu'il préfère se lever le matin député mais d'accord avec lui-même plutôt que ministre mais honteux de lui-même semble courageux parce que le cas se produit rarement.

Mais il semble que chez Pierre Mendès-France la conscience soit une sorte de troisième poumon essentiel à son existence. Il ne peut pas traiter avec elle, il ne peut pas la reléguer pour le temps de satisfaire des ambitions immédiates, il ne peut pas se priver du poumon par lequel il respire.

Et, chez lui, ce poumon, il le crois, presque physiquement tenu se manifeste dans tout son comportement. La conscience, l'accommodement, la poignée de main à celui qu'on méprise, le compliment que l'on ne pense pas, on dirait qu'il ne peut pas s'y résoudre.

Il vit littéralement comme un homme qui refuserait d'installer le chauffage chez lui en pensant : « Si j'admets cette chaleur artificielle, j'oublierai qu'il fait froid dehors. »

D'où il résulte qu'en dépit d'une extrême courtoisie, Pierre Mendès-France est pour beaucoup un homme gênant, qui ne cesse de montre toujours le chemin de la porte étroite. Pis, qui l'emprunte !

Quand il fut arrêté en 1940 par Vichy avec les autres parlementaires du « groupe 3 », sous l'inculpation de « désertion à l'intérieur en temps de guerre », il était l'un des plus ardents combattants. Lieutenant de l'armée de l'air, il avait demandé en 1939 à passer dans la personnel navigant et fut envoyé en Syrie.

Condamné à six ans de prison par Vichy

La désertion, c'était bien ce dont il était le plus jaloux. Incarcéré à Clermont, il vit une possibilité d'évasion mais la refusa parce qu'il tenait à comparaître devant ses juges. Accusé, mais non fuyard. Un tribunal militaire hâtivement improvisé le condamna à six ans de prison. Alors seulement il s'évada, selon les meilleures traditions : barreau scie, draps tressés en corde... Il disposait d'un quart d'heure entre la nuit tombante et le moment où le cinéma voisin dégorgerait ses spectateurs. Il se hâtait, maladroit parce qu'il ne fut jamais sportif ; enfin il allait passer le dernier mur lorsque du sommet il aperçut, dans la rue, un couple d'amoureux. Arrêtés, ils discutaient. Et les minutes précieuses passaient. « Il lui demandait des choses qu'elle ne voulait pas lui accorder, raconte-t-il. Et jamais il ne m'a paru plus urgent de voir fléchir la vertu d'une femme... »

Enfin tandis qu'il désespérait, elle accepta de suivre son galant où celui-ci voulait la mener. Ils s'éloignèrent. Mendès-France sauta... Quelques minutes après il était dans le train et atteignit bientôt la région de Grenoble, où il se cacha. Il n'a jamais su à quel jeune homme pressant, à quelle jeune femme conquise il doit la liberté.

Sa femme et ses jeunes enfants étaient au Maroc. Il voulait, lui, gagner l'Angleterre pour reprendre les armes. Aucun avion ne vint le chercher. Pour atteindre d'abord l'Espagne, il se procura de faux papiers qui le donnaient pour un Lemberg, polonais, âgé de 48 ans, c'est-à-dire non mobilisable.

Il en avait trente-trois et découvrit qu'en dépit des excellents motifs qu'il aurait eus de se faire des cheveux blancs, les siens obstinement noirs, trahissaient à la fois sa jeunesse et sa maladresse dans l'art du camouflage.

Toujours patient et précis, il se teignit les cheveux un par un avec de l'encre argent... et arriva en Espagne le jour où le gouvernement du général Franco rompait ses relations avec le gouvernement polonais de Londres.

Il atteignit néanmoins l'Angleterre et fut incorporé au groupe de bombardement « Lorraine » comme capitaine observateur.

« Si tu avais reçu l'ordre de bombarder la France, l'aurais-tu fait ? » lui demanda un jour un ami qui voulait l'acculer à l'un de ces choix où la conscience doit lutter contre le confort intellectuel.

Il avait répondu à cette question dans une plaquette, « Roissy-en-France », où il raconte l'un des bombardements auxquels il participa sur la France.

« Avons-nous le droit de bombarder des Français ? La discussion dure depuis des mois : nous lui donnons tous la même réponse affirmative mais nous éprouvons le besoin de la reprendre encore et toujours, comme c'est le cas chaque fois que le cœur et la raison paraissent en désaccord, écrit-il. Si nous n'allons pas sur la France, d'autres aviateurs alliés iront à notre place. Viseront-ils leurs objectifs avec autant de soin, de scrupule, d'inquiétude minutie ? Quelles que soient leur conscience, leur volonté d'épargner des vies françaises, nous avons une raison de plus qu'eux d'opérer avec le maximum de précautions, même s'il en résulte pour nous un risque supplémentaire. »

Cette réponse est assez caractéristique de l'homme qui refuse toujours de détourner les yeux.

Quand, au bout de deux ans, il réussit à rejoindre sa femme et ses enfants, ceux-ci ne reconnurent pas leur père, et il sembla avoir été marqué par ce détail douloureux. Il parle avec tendresse de ses deux fils qui ont maintenant 16 et 17 ans, de sa femme jolie, élégante, fragile, qui sut toujours se plier à l'existence à la fois agitée et morne que les hommes politiques harcelés, débordés, indisposés, réservent à leur épouse. Mais on sent que le foyer familial n'est qu'une pierre dans l'édifice de sa vie.

Député à 25 ans, sous-secrétaire d'Etat à 30

Quand on lui demande pourquoi il a fait de la politique il répond : « Parce que j'étais fou... »

Il est issu d'une vieille famille de marchands de tissus de Bordeaux. Son père fut le premier à s'installer à Limoges. Lui, il fit ses études à Paris, s'inscrivit au barreau et, sous l'influence du professeur Jèze, un de ceux qui connaissent les questions financières. Il était le plus jeune avocat de France. Sa thèse de doctorat portait sur « la stabilisation du franc » et lui valut les félicitations personnelles de Raymond Poincaré auquel il l'avait cependant pas ménagé les critiques. Déjà.

En 1928, il accompagna dans l'Eure un ami qui faisait campagne pour les élections. Il s'appaya de quelques discours. Dès 1929 on lui demanda, dans le département, de se présenter aux élections sénatoriales. Il s'inscrivit au barreau de Louviers où il eut un cabinet jusqu'à la guerre.

Il fut élu, à une faible majorité, sous l'étiquette radicale. Il avait 25 ans, il était le plus jeune député de France. A 30 ans, il était sous-secrétaire d'Etat aux Finances dans le ministère Blum et président de la commission des douanes de la Chambre.

Il fut aussi maire de Louviers où il possède une maison. Et pendant le temps qu'il passa en prison à Clermont, il eut la curiosité d'établir le bilan de huit ans d'activité.

Au crédit du maire de Louviers il trouva beaucoup de choses utiles ; installations d'eau, de gaz, routes, écoles... Dans ce domaine restreint il avait du moins été efficace. Mais au crédit du député,

— En huit ans, j'ai fait voter une loi à propos de lapins, dit-il. Et encore, elle subit tant de modifications que ce qui fut voté ne ressemblait plus à ce que j'avais proposé. Alors quand on me dit : « Par votre attitude vous indisposez ceux qui vous confieraient un portefeuille et c'est une attitude courageuse. Je réponds : Non, parce que je n'ai pas envie d'être ministre si je suis un ministre impuissant... »

Etre efficace, construire, édifier une œuvre, voilà la véritable ambition de ce véritable ambitieux pour qui les hochets de la vanité et les petites vivesses du pouvoir illusoires ne seraient que de médiocres ersatz.

Il a été commissaire aux Finances à Alger, en 1943, puis ministre de de Gaulle à l'Economie nationale en 1944. C'est lorsqu'en avril 1945, entre sa politique et celle de René Pleven, de Gaulle choisit Pleven en lui confiant le ministère des Finances, que Mendès-France démissionna et entra dans l'opposition après avoir déclaré :

— Dans la position affaibie de la France ce n'est pas de remède facile ni agréable.

Un an après, il refusait également sa participation à Félix Gouin puisque l'on n'acceptait pas son plan financier dans toute sa rigueur.

Depuis, il demeure spécialiste français des questions monétaires dans toutes les conversations internationales et au cours de la conférence de septembre à Washington, un journaliste français a écrit : « Je ne puis sans stupeur redire que M. Mendès-France a été le seul à pouvoir citer des chiffres précis. »

Le matin, il travaille chez lui noircit des rames et des rames de papier, mobilise trois secrétaires. Il passe pour maniaque dans ses habitudes parce qu'il détestait abandonner une vieille voiture un vieux costume. Il porte encore une écharpe tricotée qu'il chérit parce qu'il s'en servit pendant toute la guerre. Il est indifférent au luxe, sensible au confort minimum qui évite les gaspillages de temps et d'énergie. L'après-midi, il siège à la Chambre ou à la commission des Finances où il apprend, dit-il, son métier parce que cette commission est obligatoirement informée de toutes les mesures adoptées, qu'il s'agisse de construire le palais de l'O. N. U., qu'il s'agisse de tanks et de canons ou du budget de la radio.

Il rentre épuisé, très pâle, enroué, ayant à peine le goût d'avaler distraitement un repas. Sa seule distraction, c'est l'étude de l'histoire. S'il avait eu le temps, il serait peut-être devenu un très bon pianiste. Mais il ne réussit même pas à entendre un concert. Il comprit il y a deux ans qu'il devait, une fois dans sa vie, prendre quelque repos. Alors, méticuleusement, scientifiquement, il a prévu, en janvier 1950, d'aménager, entre janvier et mars 1951, quelques semaines sans rendez-vous, sans conférence, sans commission et il est parti pour Megève où il a découvert que « la vie politique est une excellente préparation au ski ».

Pierre Mendès-France n'est vraisemblement pas un homme content de lui parce que son impitoyable censure s'exerce aussi à ses dépens. Il disait, l'autre jour, à un parlementaire dans les couloirs de la Chambre :

— Si je ne vous pardonne pas votre conduite, c'est parce que vous êtes un homme très intelligent...

Il doit lui arriver de se faire des reproches analogues. Il doit aussi se demander parfois si l'épuisant combat qu'il livre a un sens, s'il n'a pas choisi de marcher dans un désert alors que la vie est riche de sources rafraîchissantes, d'êtres passionnants, de joies toniques auprès desquels il passe, aveugle ou frustré, comme presque tous les hommes habités par le démon politique.

Mais dans un monde que l'on s'efforce de nous représenter pourri et lâche, il est dans le camp de ceux qui font crédit aux hommes de son pays, qui les croit dignes et capables de supporter les plus dures vérités, de les soulager peut-être.

Il a la terrible voix pure de ceux qui sont certains d'avoir raison.

Françoise GIROUD.

Deux ménages ont changé d'enfant au bout de trois ans : on s'était trompé de bébé à la clinique

Voici Werner Grob, qui, il y a quelques jours encore, s'appelait Vertsch.

Jacob Vertsch, qui hier encore était le fils chéri de Mme Grob, a retrouvé, lui aussi, sa véritable mère.

CES deux petits garçons, éclatants de joie (ci-dessus), portrait à gauche ci-dessous), viennent de changer de mère. L'un d'eux (désigné par la flèche) embrasse passionnément sa nouvelle maman, la vraie. Les deux petits avaient, en effet, été remis à leur naissance à la mauvaise famille. Mme Grob, bien que tourmentée par cette étrange histoire, ne put supporter l'idée que l'enfant qu'elle avait nourri, dont elle avait guidé les premiers pas, pouvait n'être pas le sien. Jusqu'au jour où, deux mois plus tard, un client, qui entra dans le magasin de cycles de M. Grob, fit une remarque qui leva les dernières hésitations de la famille Grob.

— Je viens de voir votre petit gars en train de jouer à la fontaine, dit le client.

M. Grob se précipita dans la rue. Il savait bien qu'il ne pouvait s'agir de ses deux enfants, Jacob et Max tous les deux couchés avec la grippe. C'était, en effet, le petit Werner Vetsch qui jouait à la fontaine. Une fois de plus on l'avait confondu avec Max Grob.

Cette fois, la décision de M. Grob est prise. Il fait faire les prises de sang recommandées. Trois jours plus tard les Grob savent enfin avec certitude que Jacob n'est pas leur enfant.

Ils communiquent deux les résultats de l'analyse au médecin-chef de l'hôpital de Grabs. Celui-ci consulte les registres de l'hôpital et constate qu'au moment de la naissance de Jacob, le seul bébé masculin, qui s'y trouvait, était le fils de Mme Vetsch. L'échange n'a donc ni se faire qu'entre eux. Ainsi la situation est éclaircie. L'enfant qui jusque-là a été élevé sous le nom de Werner Vetsch est en réalité le fils des Grob. Quant à Jacob Grob, il ne pouvait être que le fils des Vetsch.

Restait à rendre les enfants à leurs familles naturelles. Mme Grob obtint de Mme Vetsch qu'elle envoie Werner chez elle pour qu'il se familiarise avec son futur foyer. Deux semaines plus tard elle envoie Jacob jouer chez les Vetsch. Le soir l'enfant ne rentre pas.

— Puisque Jacob est notre fils, nous le gardons, font savoir les Vetsch. Gardez Werner.

C'était brutal et pendant quelques jours Mme Grob fut effondrée. Mais brusquement les enfants se sont vite familiarisés avec leurs nouveaux foyers. Werner a reçu pour ses étrennes le jeu de construction que Mme Grob avait acheté pour Jacob, et Jacob le train mécanique que Mme Vetsch destinait à Werner. Déjà les deux petits appellent « maman » leur véritable mère.

L'incident a provoqué une vive émotion en Suisse où c'est la deuxième fois qu'il se produit en dix ans. Bouleversée par cette affaire, la sœur diaconesse protestante de l'hôpital de Grabs, qui se juge responsable du petit drame de Räfis, a renoncé à son sacerdoce.

Reportage R. DAROLLE.
Photos C. FROMENTI

Kléber Haedens : Le hussard de Giono rend amoureuses toutes les filles

« LE Hussard sur le toit » (1), l'étonnant bouquin de Jean Giono, s'impose comme le meilleur roman français depuis « M. Ripois et la Némésis » de Louis Hémon. C'est l'histoire d'un jeune seigneur italien qui traverse la Haute-Provence pendant l'épidémie de choléra de 1838. Une marche haletante dans un pays jonché de cadavres bleus, avec la mort la plus féroce dans chaque village et dans chaque buisson, les patrouilles de soldats, la colère folle des paysans terrorisés. Jean Giono déroule sa vision avec une puissance calme et formidable, s'installant parmi tant de morts convulsés dans une épaisseur de vie fantastique et posant toujours sur la nature des regards émerveillés.

Angelo Pardi, colonel de hussards à vingt-cinq ans, possède un ensemble de vertus capable de rendre fort soucieuses les demoiselles sentimentales. L'est noble et fortuné. Il est aussi brave, aussi généreux, aussi naïf, aussi fougueux que d'Artagnan. Ses lourds cheveux noirs et bouclés lui donnent l'allure d'un beau Tarzan latin, parfaitement civilisé. Dans les moments pathétiques, son regard prend quelque chose d'enchanteur et sa courtoisie égale sa force. Il peut lutter seul contre dix, jouer du sabre avec un feu sublime et s'ajoute à tant de grâces tous les prestiges de l'exil. Angelo est, en effet, le plus brillant des carbonari piémontais. Il conspire pour le peuple et pour la liberté, et c'est à la suite d'un duel retentissant qu'il a dû fuir son pays. Jean Giono s'est visiblement beaucoup amusé en dessinant avec ses plus légers crayons ce personnage qui semble sortir, tout armé sur son cheval, des imaginations complices de Stendhal et de Dumas père. Car, « Le Hussard », en dépit de l'horreur de son thème, n'est pas un livre triste. On y voit comment peuvent triompher de la mort la jeunesse, la tendresse et la volonté.

Comme dans les anciens romans picaresques, il arrive à Angelo une foule d'aventures le plus souvent désagréables. Par exemple, lorsqu'il fait son entrée dans Manosque, il est pris pour un empoisonneur de fontaines, traqué, jeté à terre et la foule tente de lui écraser la tête à coups de talon. Sauvé par miracle, le voici contraint de se réfugier sur les toits où il mène une existence bizarre et menacée en compagnie d'un chat inconnu. Un soir, par une lucarne, il découvre un grenier féerique plein de bouquets, de guirlandes, de capelines, de rellures, de cravaches et de pompons de soie. Il saute dans le grenier et descend dans la maison qu'il croit déserte. Soudain, il se trouve devant une merveilleuse jeune femme qui élève auprès de son visage en fer de lance qui embrase dans les flammes ne tremblent pas. C'est la fière petite marquise Pauline de Théus qui lui offre un bol de thé, tandis que toute la ville « meurt à douleur », comme dit Villon, et que les survivants épouvantés s'enfuient sur les collines d'alentour.

Plus tard, Angelo retrouvera Pauline et ils feront route ensemble en direction de Gap. Une route semée des pires embûches, où il faut contourner les villages maudits, éviter les patrouilles qui enferment les voyageurs dans les prisons mortelles de la quarantaine. Les évasions, les coups de sabre et de pistolet, les nuits à la belle étoile ne manquent

(Lire la suite page 10.)

(1) Gallimard, éditeur.

COMMENT LE TRAIN DE LA LIBERTÉ A PERCÉ LE RIDEAU DE FER

vous le saurez en lisant le saisissant témoignage

•

des trois protagonistes

•

de ce raid sans précédent

•

la semaine prochaine dans

France-soir

qui publiera aussi

LES DRAMES SECRETS DE L'ADOPTION

une grande enquête de Roberte PEY

•

faisant suite au retentissant reportage de Henri DANJOU

•

sur l'enfance-esclave

HACHETTE

l'Enfer rouge à Bucarest

ADRIANA GEORGESCU-COSMOVICI

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA FIN

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

A partir du samedi 5 janvier 1952

Libération

le quotidien républicain de Paris

publie de nouveaux

"ÉPISODES 43-44"

(Contribution aux Mémoires de CHURCHILL)

par

Emmanuel d'ASTIER

ancien ministre de l'intérieur

qui paraîtront chaque semaine les mardi, jeudi, samedi

Prochain chapitre :

LES SERVICES SECRETS BRITANNIQUES

— Un cabinet de guerre : Churchill se décide.

— La recherche des moyens : nouvelle rencontre avec Churchill.

— L'impuissance d'Alger et les méfaits du B.C.R.A.

S.N.E.P. IMPRIMERIE REAUMUR-CLICHY 100, rue Réaumur, Paris-2e

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Président du Conseil d'administration, directeur des publications : Robert SALMON

Directeur général : Pierre LAZAREFF.

234 A

bonne année !

bonne santé !

et merci pour la pointe BIC